

les Etats-Unis. Au dire de tous, ces émigrés se tiraient parfaitement d'affaires, et on ne leur connaissait pas d'embarras financiers. On nous a signalé parmi ces exilés volontaires un cultivateur propriétaire d'une terre de 240 arpents, admirablement situés, à quelques heures de Montréal. Il a loué son bien à un voisin qui, tout naturellement, devra le lui remettre dans quelques années entièrement épuisé. On peut s'imaginer dans quel état, le propriétaire qui la reprendra à son retour, la retrouvera. A coup sûr, les économies qu'il aura pu réaliser aux Etats Unis seront loin de compenser l'épuisement de son champ.

Qu'un ouvrier sans travail, qu'un cultivateur ruiné aille chercher fortune ailleurs, il n'y a rien à dire, c'est pour les malheureux, les naufragés de tous genres qu'a été inventée la maxime : *Ubi bñe, ibi patria!* Mais que des hommes jouissant de cette aisance et de cette indépendance, qui est un des grands charmes de l'état de cultivateur, quittent leur pays pour aller s'ennuyer, s'épuiser à l'étranger et se mettre en servage dans les manufactures américaines, c'est ce que nous ne pouvons nous expliquer. Sans doute, la plupart des émigrés de cette dernière catégorie reviennent sur leurs terres, mais souvent leurs enfants restent là-bas, ayant trouvé un certain attrait au travail des manufactures, moins pénible tout d'abord que celui des champs, mais terriblement épuisant. A ce mal, il n'y a guère de remède. C'est une véritable manie qui, nous l'espérons, finira par avoir sa réaction, mais, en attendant, c'est un malheur qu'il faut déplorer.

On dirait qu'une partie des Canadiens ont hérité de cet esprit d'aventure des premiers colons du pays qui, aux travaux des défricheurs, préféraient l'existence accidentée, précaire des coureurs de bois. A toutes les époques de notre histoire, cet amour de la vie aventureuse s'est manifestée chez nous. C'est à des émigrés d'une autre espèce que la civilisation américaine doit les premiers établissements de l'Ouest. Il y a là quelque gloire pour nous, mais il aurait été plus avantageux et pour nous et pour eux de leur voir mettre leur activité au service de leur patrie. Là-bas, ils n'ont fait que tracer le chemin à d'autres plus heureux, tandis qu'ici nous verrions aujourd'hui les traces de travaux dont ils auraient profité.

Que faire en face de ce mal sur lequel on appelle si souvent l'attention de nos hommes publics ? On peut le mitiger mais non le guérir. Ici, l'autorité est impuissante : Il faut combattre un penchant fatal, une affaire de goût. Or, la réflexion des victimes, les mécomptes, les désenchantements pourront seuls en avoir raison.

HIX.

L'EGLISE DE SAINT-OURS

Les voyageurs qui montent ou descendent le Richelieu, peuvent voir maintenant à Saint-Ours une nouvelle église à laquelle on vient de donner la dernière main. C'est un édifice en pierre dite pierre à bosse, d'une teinte presque ardoisée, d'un bel effet. L'église est du style romano-byzantin, qui devient à la mode dans notre province. Les décorations de l'intérieur ont été faites sous la direction de M. Bourassa. Elles ne sont pas multipliées, mais de très bon goût.

A côté du temple nouveau se trouve l'ancienne église paroissiale, qui va disparaître. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que nombre de citoyens de Saint-Ours verront la pioche du démolisseur faire son œuvre sur ce vieux monument qui porte avec lui des souvenirs de plus d'un siècle. Il est fâcheux qu'il n'ait pas pu être restauré ; nous souhaitons que les hommes du métier aient déclaré cette restauration impossible ; telle a été, du reste, nous assure-t-on, leur décision.

Le goût des nouvelles églises est un goût aussi vulgaire que détestable, lorsqu'il est possible de conserver les anciennes. Il nous semble que nous devrions garder au milieu de nous ces monuments le plus longtemps que faire se peut. L'église ne devrait-elle pas avoir un peu de cette immutabilité de la religion qui demeure pendant que tout passe autour d'elle ? La vieille église, c'est là que se sont agenouillés des générations de croyants, les personnes qui vivent dans notre souvenir, entourées d'affection et de respect. Il semble qu'il reste quelque chose d'eux—la meilleure partie—sous ces voûtes où s'est élevée leur prière.

Ce culte des vieux monuments et des souvenirs n'est guère en honneur parmi nous. Nous aimons les constructions nouvelles, et nous comptons trop de nos concitoyens qui sont un peu comme ce voyageur qui nous revenait de l'Europe dégouté, parce qu'il n'y avait vu que de vieux monuments qu'on avait voulu lui faire admirer. L'Europe possède des églises contemporaines, de ses saints et de ses grands hommes. Comme nation, nous datons d'hier, et nous n'avons aucun monument aussi vieux que nous.

Il nous semble pourtant qu'il y aurait grand charme à passer quelques instants aujourd'hui dans l'église des Récollets, et l'ancienne église paroissiale de Montréal, qui n'existent plus parmi nous que dans la gravure ! Québec seul a eu le bon esprit de conserver les églises qui ont vu quelques uns de nos héroïques missionnaires,

la plupart de nos évêques et les derniers généraux et gouverneurs de la Nouvelle-France.

La vieille église de Saint-Ours possède une ancienne relique. La première église avait été construite sur les bords du Saint-Laurent, à l'endroit appelé le Grand Saint-Ours. Vers 1749, les autorités ecclésiastiques décidèrent de reconstruire l'église sur le Richelieu, au Saint-Ours d'aujourd'hui, et l'on installa dans le clocher de la nouvelle église la cloche qui avait appartenu à l'église démolie. Cette cloche, venue de France, porte le millésime de 1680. La seconde cloche, qui se trouve à Saint-Ours, date de 1811, et eut pour parrain et marraine, Roch de Saint-Ours, et sa femme, Marguerite Murray. Cette seconde église fut ouverte au culte en 1755, sous la direction du premier curé de Saint-Ours, M. d'Youville, fils de madame d'Youville, fondatrice du couvent des Sœurs Grises, de Montréal.

Le curé actuel de Saint-Ours est M. Desorcy, qui a dirigé les travaux de l'église avec une habileté et une entente des affaires remarquables. Espérons que les ouvriers, répondant à ses désirs, auront construit une église, monument de solidité, qui sera dans les âges à venir un témoignage de la foi des habitants actuels de Saint-Ours. D.

IN MEMORIAM

Quelques jours avant sa mort, le Dr Larue, dont nous avons publié, dans notre dernier numéro, la biographie, publiait les quelques vers que nous imprimons ici. Ils sont bien d'un homme qui voit la mort sans crainte et qui s'est habitué à sa pensée. Pour ceux qui ont connu le Dr Larue, ils retrouveront l'homme tel qu'ils l'ont connu avec son allure brusque, sa façon de dire claire et disons-le aussi avec cette foi qui ne l'abandonnât jamais.

RÊVE DU CIEL

J'y rêve bien souvent à mon bon cimetière,
J'y rêve aussi souvent, à cette bonne bière,
Où blanchiront mes os.
J'aurai pour me pleurer les larmes d'une mère
D'un enfant bien aimé l'efficace prière,
Et l'éternel repos.

Ils sont là trois des miens, sous la terre durcie ;
Ils sont là trois des miens ! sous la bise adoucie.
Je revois leurs cercueils.
Je les revois souvent : toujours dans ma pensée
Leur souvenir me vient, bienfaisante rosée
Souvenir de linceul.

Au ciel nous irons tous ! au ciel notre patrie !
Ce qu'on voit en ce monde est peu digne d'envie ;
Au ciel nous irons tous !
Nous y vivrons en paix, sans craintes et sans alarmes,
Là, jamais de chagrins, jamais non plus de larmes.
Et nous prierons pour vous.

Nous faisons suivre ces vers d'une autre pièce de poésie qu'un de ses admirateurs consacre à sa mémoire.

IN MEMORIAM DE HUBERT LARUE M. D. L.

Il faut mourir ! Voilà le cri suprême
Que tout homme, ici-bas, un jour devra pousser,
Il faudra s'arracher des bras de ceux qu'on aime ;
Et sceller tout par un baiser.

La mort n'épargne rien : Insensible, inhumaine,
Elle fauche à grands coups, un bandeau sur les yeux.
Tout tombe sous son bras ; et dans sa gerbe humaine,
Elle unit le jeune et le vieux.

L'athlète aux bras d'acier, comme le poitrinaire ;
Le savant au front large et l'ignare mortel ;
Le riche chargé d'or comme le prolétaire ;
Tous paient tribut sur son autel.

Et toi, bien cher Hubert ! La cruelle est venue,
Te ravir à nous tous, d'un pas mystérieux.
Ton âme prit son vol, au-delà de la nue,
Comme un pur encens vers les cieux.

Tu gémissais, ployé sous le poids de la vie ;
Le fardeau fut trop lourd pour ton cœur paternel ;
Tu prévoyais, déjà, ton sort digne d'envie,
Quand tu fis ton " Rêve du Ciel."

Oui, ton cœur saigna trop de la double blessure,
Que la mort t'infligea dans tes enfants chéris ;
Le poignard resta là, faisant son œuvre sûre,
Ta vie, hélas ! en fut le prix.

Si tout passe et tout fuit, si tout chancelle et tombe,
En ce triste séjour où tout semble gémir ;
Il est un bruit du cœur, qui survit à la tombe,
Qu'on appelle le souvenir.

Ah ! oui, le souvenir de ton âme d'élite,
Vibrera bien longtemps dans nos cœurs ulcérés ;
Tes talents, ton savoir, tes vertus, ton mérite,
Y sont profondément gravés.

Dors en paix, cher ami, dans ton " bon cimetière,"
A l'ombre de la croix de ton clocher natal !
Et permets de mêler aux " larmes d'une mère,"
Celles des enfants de Laval.

Oh ! souviens-toi, là-haut, de la mer orageuse,
Où nous voguons encor, par les vents emportés !
Donne-nous donc la main ! la nuit est ténébreuse,
Nous pourrions être submergés.

Car, tu sais, la vie est un fleuve de larmes,
Où l'on boit à longs traits l'amertume et le fiel,
Mais, viendra le grand jour, où tous libres d'alarmes,
Nous serons réunis au ciel.

A. MORISSET.

Ste-Hénédine, octobre 1881.

LES CHIENS

A propos de chiens, un des chroniqueurs les plus en vogue de la presse parisienne, écrit une charmante chronique dont nous détachons le passage qui suit :

A propos des chiens, dont j'ai parlé dernièrement, j'ai reçu beaucoup de lettres et de fort aimables.

Mes meilleurs amis sont extrêmement appréciés dans le monde—et bien qu'ils règnent par la fidélité, le désintéressement, le dévouement et la discrétion—vertus très démodées parmi les hommes, leur empire ne paraît point près de finir.

On me reproche d'avoir oublié Frédéric-le-Grand et Walter Scott au nombre des grands admirateurs des chiens.

Walter Scott, à leur sujet, a dit cette parole : " De tout ce qu'on peut raconter des prodiges du chien, il n'y a rien que je ne croie."

Byron a écrit une touchante épitaphe à son plus fidèle ami, un chien, qui partageait avec un ours favori les tendresses du grand poète anglais.

Un de nos confrères, très regretté, le spirituel Cham, vicomte de Noé, possédait un petit havanais dont il raffolait. " Bijou," c'est son nom, ayant lu le " Carnet " consacré à ses collègues m'a adressé les vers suivants :

Vous qui citez le chien-joujou,
Vous qui citez le chien modèle,
Vous avez oublié Bijou,
Par delà le tombeau fidèle.

Avec le nom de Manito
Vous donnez celui de Marphise ;
Sans être fort au domino
Et sans fréquenter de marquise.

Je voudrais voir citer le mien,
Vous vous imaginez peut-être
Que c'est amour-propre de chien ?
Détrompez-vous—c'est pour mon maître.

Quand on me nomme, assurément
Voyez-vous, là-haut ça le flatte.
Croyez-moi.—Pour un faux serment
Je n'ai jamais levé la patte.

BIJOU.

Chien de feu Cham Noé.

Au dix-huitième siècle, le plus galant de tous les siècles, les chiens servirent souvent de prétexte à des madrigaux. Une jeune marquise ayant perdu son bichon, l'*Almanach des Muses* inséra le quatrain suivant :

On ne promet point de largesses,
A celui qui me trouvera,
Qu'il me rapporte à ma maîtresse :
Pour récompense, il la verra.

Dois-je, après ce compliment musqué, raconter la dramatique histoire de ce chien qui se tua par désespoir d'amour ?

Ayant perdu ses maîtres, il voulut se noyer, et il s'attacha les pattes avec des branches d'osier pour s'empêcher de nager.

Les incrédules crieront à l'invention. Ceux qui connaissent bien ces êtres admirables ne douteront pas de cette véridique aventure.

Enfin, il est évident pour les gens sérieux qu'Alcibiade fût mort oublié, sans son fameux chien dont il coupa la queue si à propos.

C'est peut-être un chien qui manque à M. Gambetta et surtout une queue coupée—pour que ses triomphes mondains égalent ceux du héros d'Athènes.

ETINCELLE.

Lacretelle, alors âgé de quatre-vingts ans, lut à l'Académie une fort belle satire contre les jeunes gens blasés qui ne savent pas jouir de la vie. On applaudit surtout ce vers :

" Cédez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien."

Son collègue, Ancelot, en lui présentant ses félicitations personnelles, fit à ce vers la réplique suivante :

" Mais quand vous les aviez, vous en serviez-vous bien !"

On a parfois de l'esprit à l'Académie.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longue de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.